Mgr O. CHARLEBOIS,

O. M. I., V. A.

chez les Esquimaux



**Notes de voyage,
Visite pastorale,
Ordination, etc.**

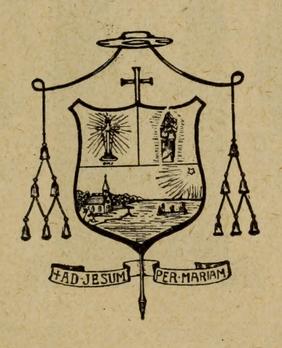
10 SOUS l'unité.
Au profit des Missions des Esquimaux.


Queen's
UNIVERSITY

Mgr O. CHARLEBOIS,

O. M. I., V. A.

chez les Esquimaux

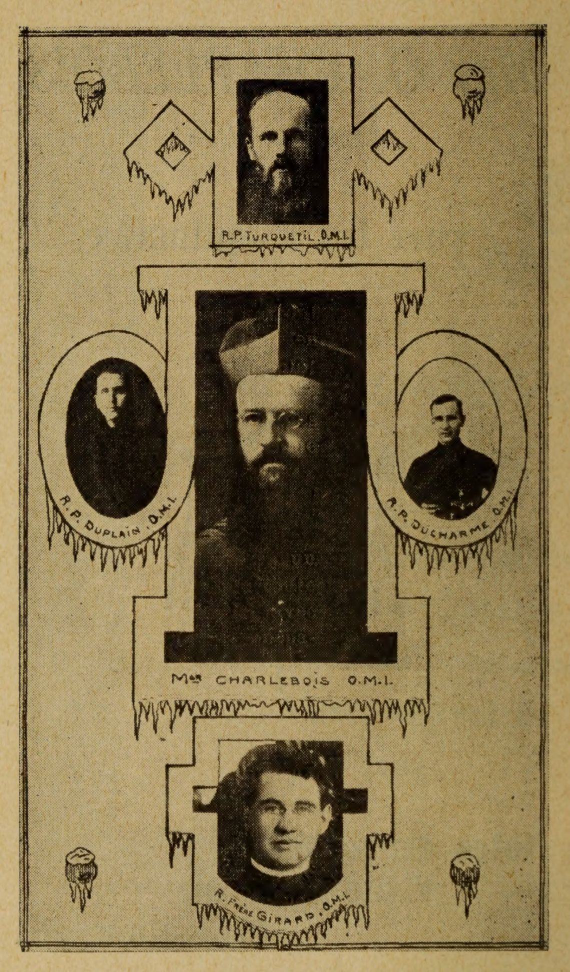


Notes de voyage,
Visite pastorale,
Ordination, etc.

---

10 SOUS l'unité.

Au profit des Missions des Esquimaux.



Les Missionnaires de Chesterfield

L. J. C.
et
M. I.

PRÉFACE

Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ont les premiers pris contact avec les Esquimaux sur quatre étendues des terres arctiques américaines. (1) *En* 1860, *à l'embouchure du fleuve Mackenzie; en* 1873, *sur la côte Nord de l'Alaska et jusque dans la Mer de Behring; en* 1911, *depuis le Nord du Grand Lac de l'Ours au Golfe du Couronnement et dans l'Ile Victoria; enfin, en* 1912, *du Lac Caribou à Chesterfield Inlet. On sait déjà que depuis plus d'un demi-siècle, les Oblats sont les seuls semeurs de la foi dans les glaces polaires du Canada.*

La mission de Chesterfield Inlet, à cause de l'héroïsme incomparable de ses missionnaires, a mérité d'être qualifiée "le plus beau chef-d'œuvre de la foi catholique au XXe siècle."

Dès 1868, *le Père Gasté partit du Lac Caribou et tenta une rencontre avec les Esquimaux du Nord-Ouest de la Mer d'Hudson. Vain effort! Trente-deux ans plus tard, le Père Arsène Turquetil arrivait au Lac Caribou. Le futur "apôtre polaire", héritier des saints désirs du Père Gasté, travailla douze ans avant d'atteindre les Esquimaux. En* 1912, *il arrivait à Chesterfield Inlet, ayant pris la route par*

---

(1) Ajoutons qu'en 1875, le R. P. Z. Lacasse, O.M.I., était aussi missionnaire chez les Esquimaux du Labrador.

mer (Montréal, Golfe St-Laurent, Atlantique: soit 3,000 *milles en brise-glace), accompagné du Père Leblanc, qui mourut en* 1916, *tué avant l'âge par les privations et les souffrances. Le* 4 *juillet* 1917, *douze catéchumènes, prémices de la nation esquimaude, étaient baptisés. Tour à tour, le Frère Convers Prime Girard, à trois reprises depuis* 1916, *et le Père Paul Pioget,* (1918) *prêtèrent main-forte au Père Turquetil pendant que ce dernier restait constamment attaché à cette mission qu'il avait fondée. En* 1921, *le Père Duplain et le Frère scolastique L. Ducharme, tous deux Canadiens français* (2) *sortis du Scolasticat St-Joseph d'Ottawa, débarquèrent à Chesterfield. Mgr Charlebois, O.M.I., Vicaire Apostolique du Keewatin, dont dépend cette mission, est allé cette année* (1923) *ordonner le jeune Père Ducharme, sur le théâtre même de son dévouement. C'est le journal de ce dernier voyage qui nous est raconté dans les pages suivantes, où on pourra voir le développement de la fondation du Père Turquetil, après onze ans de labeurs héroïques. Les cœurs en seront émus! . . . Les bourses aussi pourraient peut-être se délier un peu! . . .*

---

(2) Les Pères Leblanc et Pioget, comme le Père Turquetil, sont d'origine française.

Carte géographique

Mgr O. CHARLEBOIS chez les Esquimaux.

Notes de voyage,—Visite pastorale,—
Ordination, etc.

1923

A bord du "Nascopie", 14 juillet.

Depuis quelques années déjà, je désirais visiter la mission des Esquimaux de Chesterfield Inlet, au nord de la Baie d'Hudson. L'hiver dernier, cette expédition fut enfin décidée. Dès que la chose fut connue, je reçus de nombreuses sympathies et l'assurance de beaucoup de prières de la part des amis. Toutes les dispositions furent prises. L'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson m'offrit une place gratuite sur son bateau, le "Nascopie". Les adieux se firent de part et d'autre, et, ce matin, à 6 heures, je prenais place sur le bateau en compagnie du Frère Prime Girard, O.M.I. Le bon Monsieur Labrèche, toujours si obligeant, m'avait fait le plaisir de venir me conduire au quai dans son magnifique auto. Pendant mon séjour à Montréal, il avait daigné mettre à ma disposition cette même voiture. Il faut ajouter que j'en avais largement profité, sinon

abusé. Ah ! s'il savait combien je lui en suis reconnaissant ! Mon frère, Guillaume, avait bien voulu laisser ses chers novices, et, lui aussi était sur le quai pour me faire ses adieux et m'offrir ses souhaits de bon voyage. Monsieur Ducharme, père du Frère Scolastique Ducharme, actuellement missionnaire à Chesterfield Inlet, était également là pour nous confier ses dernières marques d'affection qu'il destinait à son cher fils. Il ajoutait, avec des yeux roulant dans des larmes comprimées: "Oh ! si j'avais les moyens, j'embarquerais avec vous ! Il me serait si doux de revoir mon bien-aimé Lionel". Enfin les attaches sont enlevées; deux remorqueurs s'attellent à chaque bout de notre bateau et nous entraînent dans le courant du fleuve. Bientôt, on voit défiler les édifices de la Métropole, ainsi que les églises d'Hochelaga, de Maisonneuve, et de la Longue-Pointe. Dans chacune d'elle, le cœur salue le Dieu-Eucharistique, et lui demande une bénédiction pour le long voyage en perspective. En même temps, il adresse un adieu aux amis, et un merci sincère aux bienfaiteurs.

En route sur le fleuve Saint-Laurent:

Le "Nascopie", une fois lancé, descend majestueusement notre toujours splendide et chéri fleuve Saint-Laurent. Le temps est calme; le soleil est brillant; mais une fumée épaisse nous dérobe en partie les beautés des deux rives. Chacun, après avoir examiné le bateau et avoir casé ses pénates dans sa cabine, sort en s'écriant: "Oh ! que c'est beau ! Voyez donc ces jolis villages, ces magnifiques églises, ces paysages enchanteurs !" On s'extasie ainsi devant Boucherville, Varennes, Verchères, etc. La journée se passe sur le pont en contemplation et exclamations. En face du Cap-de-la-Madeleine, on salue intérieurement la bonne Vierge du Sanctuaire et on la sollicite de nous prendre sous sa protection. Dans le jardin du presbytère, le bon Frère François Pelletier agite son mouchoir, et

nous envoie un salut tout fraternel. Nous lui répondons de tout cœur, heureux d'apercevoir un Oblat.

10 heures du soir; nous sommes en face de Québec, l'illumination est féérique; on aimerait à y passer la nuit en admiration. Mais une minute seulement de halte: un petit bateau nous accoste; un pilote québecois monte et celui de Montréal descend; puis de nouveau en route. Adieu, cher Québec ! Le pont se vide, les cabines se remplissent. Une prière fervente s'échappe du cœur ainsi qu'un "In manus tuas commendo spiritum meum" (Je remets mon âme entre vos mains) puis un doux sommeil vient faire oublier les émotions et les impressions de la journée.

Le 15 juillet, Dimanche.

Dès 4 heures, ce matin, mon compagnon et moi, sommes debout. En 5 minutes, mon autel portatif est dressé sur une boîte, dans le réfectoire, et la messe commence pendant que tout le monde dort. Pas un seul autre catholique dans l'équipage. Mon bonheur est grand de pouvoir dire la messe sur le bateau. J'en remercie le Bon Dieu, et je prie pour qu'il en soit ainsi tout le long du voyage. La mer est calme; mais un brouillard épais nous cache les côtes et nous condamne à nous laisser percer les oreilles par le son strident de la sirène. Tout le monde est de bonne humeur; car pas encore de mal de mer. Vers 4 heures du soir le soleil disperse le brouillard et nous laisse voir la ville de Rimouski; on aperçoit la cathédrale, le séminaire et les autres édifices religieux. On envoie un acte d'amour au Dieu du Tabernacle; car ce sera peut-être la dernière église que nous verrons. Bientôt apparaît la Pointe-aux-Pères. Un joli bateau se détache du bord et s'approche du nôtre pour prendre notre pilote québecois, sans le remplacer; à l'avenir, nos propres pilotes seront laissés à eux-mêmes. Nous saluons quelques bons Canadiens qui, en retour, nous souhaitent bon voyage. Les

dernières habitations canadiennes disparaissent et nous sommes lancés dans la grande mer.

Le 16 juillet, Lundi.

Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel; date du pèlerinage à Notre-Dame-de-Lourdes de Saint-Laurent. Mon esprit et mon cœur se portent vers ce lieu béni, et je m'unis aux milliers de pèlerins qui honorent en ce moment notre bonne Mère du Ciel. J'ai été plus qu'heureux de pouvoir dire la messe, ce matin. La mer n'est pas très agitée. Aucune indisposition. Tout le monde est de bonne humeur. Le Frère Girard met la gaieté dans tous les coins. Il est l'ami de tous. Dans la soirée, nous apercevons de loin l'Ile d'Anticosti, et nous continuons notre marche vers le détroit de Belle-Isle.

Le 17 juillet, Mardi.

Pas encore de mal de mer. Deo Gratias ! Nous sentons que l'on prie beaucoup pour nous. La mer est assez agitée cependant. Tout va pour le mieux. J'ai dit la messe, ce matin, pour la troisième fois. Comme je suis content et heureux ! Ce soir, un radio est installé dans le réfectoire et nous assistons aux concerts de New York et des principales villes des Etats-Unis. C'est merveilleux !

Il y a 36 ans, ce matin, que le saint Mgr Grandin me conférait la prêtrise dans la chapelle du Scolasticat St-Joseph, à Ottawa. Cet anniversaire rappelle bien des souvenirs. "Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?" (Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les grâces qu'il m'a accordées ?) c'est le sentiment qui domine mon âme en ce jour.

Le 18 juillet, Mercredi.

La nuit dernière a été troublée par la sirène qui n'a cessé de se faire entendre. C'est que le brouillard

est très épais. Le bateau a même été obligé d'interrompre sa marche pendant quelques heures. Cet après-midi, le temps s'éclaircit; on aperçoit, d'un côté, la terre du Labrador et de l'autre, celle de Belle-Isle. Le détroit est rempli de banquises; on les compte par centaines; le spectacle est magnifique. Quelques-unes lancent leur pic à plus de deux cents pieds en dehors de l'eau. On dirait d'immenses pains de Savoie. Le soleil est couché quand nous sortons du Détroit pour entrer dans l'immensité. Toute terre disparaît. On marche sur le pont en contemplant, en méditant et en priant. Le cœur se souvient des parents, des amis et des bienfaiteurs. Les concerts de New-York servent à nous endormir.

Le 19 juillet, Jeudi.

Gros vent du sud. Le bateau plonge et replonge. Il y a plus qu'il ne faut pour le mal de mer, cependant à ma grande satisfaction, je suis très bien. J'ai dit la messe ce matin, et j'ai pris trois bons repas. J'ai joui du spectacle de la mer et je me suis récréé comme tous les autres qui n'étaient pas malades. C'est merveilleux, presque miraculeux. J'attribue le tout aux prières des amis. Ma reconnaissance est des plus vives. Oui, merci du cœur à tous ceux qui prient pour moi. Le temps est chargé de brouillard, pas de soleil; il faut se revêtir du paletot pour résister sur le pont. L'équipage est quand même de bonne humeur. Tous se montrent gentils et polis pour nous. Le brouillard a empêché, ce soir, les voix de New-York d'arriver jusqu'à nous. Nous avons remplacé le concert par une bonne partie de cartes. Il nous reste à nous recommander à Dieu et à reposer en paix.

Le 21 juillet, Samedi.

Rien de particulier pour la journée d'hier. Le ba-

teau a pu maintenir sa vitesse, car le brouillard n'était pas très épais. Ce matin, tout le monde s'est levé, le sourire aux lèvres. C'est que le soleil était beau et brillant. Nous ne l'avions pas vu depuis si longtemps. La mer était presque calme et permit aux malades du mal de mer de sortir sur le pont. J'étais fier de me compter au nombre de ceux qui étaient sortis tous les jours et qui n'avaient pas perdu un repas. Vers neuf heures, une belle grosse baleine est venue se montrer tout près du bateau. Nous avons pu la voir et admirer son volume. Peu après nous avons rencontré des glaces flottantes. En ce moment, nous en sommes entourés. Mais le bateau, dans sa fierté tout anglaise, semble s'en moquer. Il se fraie un chemin à travers ces énormes morceaux de glace, semblant dire: "Reculez-vous, c'est moi qui passe !" Ceux qui paraissent résister se font fendre ou enfoncer au fond de l'eau. Le choc produit un bruit semblable à celui du tonnerre; c'est beau, c'est grandiose; mais le cœur se sent petit et craintif; "car si ce fier bateau venait à céder... que deviendrions-nous ?" On éprouve le besoin d'invoquer la Mère du Missionnaire, l'Etoile de la mer. Un phoque vient de se montrer sur un gros glaçon. Il nous a salués et n'a pas donné le temps aux amateurs de chasse de prendre leur carabine. Il a disparu dans la profondeur des eaux.

Dix heures du soir: nous sommes sortis de la glace. La mer est libre et calme. Je puis encore écrire à la lumière du soleil. Nous dépassons le 58e degré de latitude. Il n'y a presque plus de nuit. Bonsoir à Jésus et à Marie, ainsi qu'aux amis éloignés.

Le 22 juillet, Dimanche.

Neuvième jour depuis notre départ de Montréal. Pas une messe omise, pas un repas manqué, pas une minute de mal de mer ! Que désirer de plus ?... aussi, sommes-nous plus que satisfaits. Nos actions de grâces

sont nombreuses et ferventes. Notre seule épreuve est la glace. Elle devient de plus en plus compacte. Parfois, il semble impossible de la vaincre; mais, rien ne résiste à notre bateau. Il réussit à passer: seulement, il avance bien lentement, à peine deux ou trois milles à l'heure. Nous devions arriver à Burwell hier soir et nous ne pourrons y parvenir avant demain. Nous n'avons pas à nous plaindre, cependant, car le Capitaine Bernier, parti huit jours avant nous de Montréal, est actuellement trois jours en arrière. C'est ce que nous annonce la télégraphie sans fil.

9 heures de la nuit: le soleil disparaît dans la mer. Le spectacle est magnifique. Tout le monde est dehors en admiration. L'on fait la remarque que pour voir quelque chose de beau il faut venir dans le nord. Nous sommes en face du cap Chily. La glace nous entoure et nous presse. Le "Nascopie" ne se décourage pas. Il fonce et se fraie un chemin, mais de peine et de misère. Il n'avance plus guère que deux à trois milles à l'heure. Il nous faut pratiquer la vertu de patience. Ce sera le sujet de méditation pour demain matin.

Le 23 juillet, Lundi.

Beau lever du soleil à deux heures et demie, ce matin. Pas de vent et temps clair, mais quelle glace ! Pendant la nuit, les capitaines, étant épuisés, abandonnèrent la lutte. Durant plus de quatre heures, le bateau a été à la merci des glaces. En ce moment, il est à l'œuvre, mais quelles secousses ! quelles vibrations, quel bruit ! Nous longeons les îles Button. Des rochers escarpés et sans végétation aucune en forment les rives.

Une heure de l'après-midi: Nous voilà à l'ancre dans une petite baie à quelques arpents du rivage: c'est Burwell. Il y a ici un magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson et une mission morave. Le bateau n'est pas encore arrêté que des Esquimaux sont déjà accourus en sautant d'un bloc de glace à l'autre. Ce sont

les premiers que nous rencontrons. Ils font une bonne impression. Ils sont d'une stature petite, à la figure ronde et intelligente, et d'un teint cuivré comme celui des Cris et des Montagnais. Ils ont certaines allures de gens civilisés que leur ont données les missionnaires allemands. Ces missionnaires s'occupent simultanément de religion et de traite de fourrures. Ils enseignent la religion de Luther. Le ministre a sa famille avec lui et n'est censé ne rester que trois ans dans ces parages. Un autre vient alors le remplacer. Il ne se donne pas la peine d'apprendre l'esquimau. Il prêche par interprète. En guise de jardin, il a deux couches chaudes dans lesquelles il cultive des radis et de la laitue. Pour cela, il fait venir de la terre d'Allemagne dans un bateau qui vient alimenter leurs missions tous les ans, n'ayant pas pu en trouver suffisamment ici. Il y a peu d'Esquimaux qui fréquentent ce poste, pas même une centaine. Bonne nuit aux chers absents. Il fait très beau. A demain.

Le 24 juillet, Mardi.

Quelle accalmie parfaite! Quel radieux soleil! Tout le monde se sent attiré de son lit. Aussi de bonne heure on entend: "Good morning! Good morning! Nice morning ! Lovely morning ! . . . etc." On allait lever l'ancre lorsqu'on s'aperçut qu'un des grands esquifs du bateau avait été emporté par la glace pendant la nuit. Le retrouver et le remettre en place causa un retard de 6 heures. Enfin, nous voilà de nouveau en route. Nous entrons dans le Détroit d'Hudson qui a 50 milles de large. Il est entièrement rempli de glaçons flottants, en rangs serrés. Notre brise-glace avance quand même, mais avec quelle lenteur!—On pense aux siens, on s'ennuie même. Pour leur prouver qu'ils ne sont pas oubliés, même au milieu des glaces du nord, je viens de leur envoyer un marconigramme. Ils seront heureux d'apprendre que nous n'avons pas eu encore le mal de mer et que tout va pour le mieux.

8 heures du soir. "Un ours blanc ! un ours blanc !" crie-t-on par tout le bateau. La partie de cartes est vite interrompue. Les uns courent à leur longue-vue, les autres à leur carabine. Tous se précipitent sur les ponts; en effet, un bel ours blanc se promène sur les glaçons flottants. La fusillade commence; mais l'animal se contente de regarder en arrière et se sauve tantôt à la nage, tantôt sur la glace. Tiens! le voilà blessé à la patte! Il fuit quand même. Les balles pleuvent. le dos se rougit de sang. Il fuit toujours, il plonge et replonge. L'excitation est au comble. Enfin, une balle lui perce la tête. Pauvre bête! Il flotte et l'eau est rougie de son sang. Le bateau s'approche et au moyen d'un palan, il est halé sur le pont. Chacun se calme et admire la belle proie. Le docteur en fait l'examen. Un malin lui demande s'il peut dire de quoi il est mort.

10 heures: le calme s'est fait dans le bateau. Chacun se prépare à se mettre au lit. Plus d'un va rêver aux ours blancs. Plus de glace sur notre route; le bateau est lancé à toute vitesse. Pour moi cela vaut mieux que l'ours blanc, car j'ai hâte d'arriver à Chesterfield.

Le 25 juillet, Mercredi.

Bon gros vent de l'est; pas de glace. Le Nascopie en profite pour nous montrer sa vitesse. Tout le monde est à la gaieté, bien que les nuages pleurent et nous arrosent de leurs larmes. Le Frère Girard déploie son talent d'artiste en nous imprimant de jolies photographies. Il est devenu l'ami de tout le personnel du bateau. Pour moi il est un excellent compagnon; ses services me sont précieux. Parmi l'équipage, se trouvent cinq beaux et robustes jeunes hommes venant directement de l'Ecosse. Ils ont signé des contrats d'engagement avec l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Leur fonction sera d'aider à se procurer les pelleteries des Esquimaux. En les voyant, je suis pris de pitié pour eux; je me dis: "Voilà! ils ont

quitté leur patrie, leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs, tout ce qu'ils avaient de plus cher, pour venir dans ce pays de glace éternelle, loin de toute civilisation, au milieu d'un peuple sauvage et barbare, exposés à toutes sortes de privations et de souffrances, à la mort même; et cela dans quel but? En vue seulement d'un maigre salaire et pour accumuler quelques viles peaux de fourrures. Voilà tout ! ! Et dire que beaucoup de nos jeunes gens canadiens n'osent faire les mêmes sacrifices pour sauver des âmes et mériter la belle récompense du ciel. Est-ce croyable que l'on refuse de faire pour le salut des âmes ce que l'on fait si généreusement pour l'amour de si misérables peaux de bêtes. Il y a là de quoi réfléchir. Ces marchands de pelleteries nous font parfois rougir de honte."

Le 26 juillet, Jeudi.

"Tous les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas." Hier, nous allions à toute vapeur, et aujourd'hui, nous avançons à peine. C'est que nous sommes entourés de glaçons épais. Le bateau exerce ses fonctions de bélier; mais pas toujours avec succès. La glace mesure encore 8 à 10 pieds d'épaisseur. Quel pays!

10 heures du soir: Voici que nous sommes arrêtés par la glace. Impossible d'avancer. Ça va donner la chance au capitaine de dormir. Bonne nuit!

Le 27 juillet, Vendredi.

4 heures du soir:—Encore à la même place. Malgré la bonne volonté du capitaine, il n'y a pas eu de possibilité d'aller de l'avant. La glace est encore intacte. Elle n'a pas été brisée par le vent. De plus, la nuit dernière, il a gelé au point de couvrir l'eau d'un pouce de nouvelle glace. Quand pourrons-nous sortir d'ici? . . . Le Bon Dieu le sait.—C'est peu encourageant! Quel pays! Personne n'est découragé malgré tout. La bonne humeur est sur toutes les figures.



MISSION DE CHESTERFIELD INLET.

Le 28 juillet, Samedi.

4 heures du soir.—Encore à la même place. Patience, patience! Nous n'avons pas le mal de mer, mais nous ressentons le **mal du pays.** Le temps nous semble long et nous porte à penser aux amis; c'est un soulagement pour le cœur.—Il pleut depuis ce matin. Peut-être que ce doux temps va amollir la glace et nous permettre d'avancer. Qu'il en soit ainsi.

10 heures du soir. Mon désir est exaucé. La glace a perdu de sa résistance et nous voilà en route. Ça ne va pas vite; tout de même nous changeons de place; c'est une petite consolation. Le vent du sud nous amène un gros nuage de fumée noire; c'est signe qu'il y a de gros feux par chez nous. Qui sait si ce n'est pas Le Pas? J'espère que non. Une certaine inquiétude reste quand même. A demain, bonne nuit!

Le 29 juillet, Dimanche.

La nuit dernière, nous sommes arrivés de peine et misère à Wolstenhlonne. Il y a là un magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui est situé au fond d'une petite baie formée par deux immenses rochers. A 11 heures, nous étions de nouveau en route; mais encore dans la glace et à petite vitesse. Heureusement qu'il fait une journée idéale. Nous venons de saluer un autre ours blanc. Il a su éviter nos balles et s'enfuir. Le soleil se couche. Il est neuf heures et demie. Nous naviguons encore à travers les glaçons. Il semble qu'il n'y aura pas de fin. J'ai la consolation de dire la messe tous les matins. Ça fait oublier bien des ennuis.

Le 30 juillet, Lundi.

Deo Gratias! La glace est disparue depuis la nuit dernière. Le Nascopie, tout en faisant un bruit sourd, nous fait avancer à toute vitesse. Accalmie complète. C'est magnifique. Tout le monde est joyeux et content. Je reconnais une fois de plus l'efficacité de la prière des amis. Qu'ils en soient mille fois remerciés! Ce matin, nous avons salué de loin les îles de Coats, au nord

et l'île de Mansfield, au sud. Ce soir, nous sommes lancés dans la vraie Baie d'Hudson, dans la direction de Chesterfield Inlet. Nous nous rapprochons du pôle magnétique; car l'aiguille du compas ne reste plus en place. Elle va à droite et à gauche régulièrement. Il s'ensuit que le bateau est obligé d'aller en zig-zag, afin de pouvoir aller droit. Chose curieuse!

Le 31 juillet, Mardi.

Bonne nouvelle! Au déjeuner le capitaine annonça que ce soir nous serions à Chesterfield. Est-ce bien vrai? . . . Ce soir à Chesterfield! . . . Que je suis content!—Il pleut, mais la mer est tout à fait calme. C'est agréable.

10 heures du soir — Voilà une nouvelle preuve que l'homme propose et que Dieu dispose. Ce matin, nous étions bien sûrs de voir Chesterfield ce soir: cependant nous en sommes encore loin. C'est qu'un épais brouillard est survenu et qu'il nous tient à l'ancre depuis après dîner. Il nous tarde beaucoup néanmoins de voir nos chers Missionnaires. Espérons que nous aurons ce bonheur demain.

Le 1er août, Mercredi.

A Chesterfield Inlet.—La nuit dernière, on entendit lever l'ancre et le bateau se mettre en marche. Dès trois heures, j'étais debout pour dire ma messe. Bientôt, j'entrevis la terre et, à sept heures, on vint me dire: "Voyez-vous le village de Chesterfield?" Mon cœur battit de joie. Je me sentis content, heureux. D'un autre côté mon âme était obsédée par la crainte: "S'il fallait que le Frère Ducharme ne fût pas là!" (car, au dernier courrier d'hiver, on nous avait laissés dans une cruelle incertitude sur son sort; on craignait qu'il n'eût péri de froid et de faim dans un voyage.) Le bateau jeta l'ancre devant le village qui se compose des quatre maisons de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des deux de la gendarmerie à cheval, de celle de la

mission et de plusieurs tentes. Avec ma longue-vue, je scrutais les abords de la mission. J'apercevais les Pères Turquetil et Duplain qui allaient et venaient; mais pas le Frère Ducharme. De plus, le drapeau n'apparaissait pas au-dessus de la mission. "C'est signe de deuil, me dis-je; ç'en est fait: le cher Frère n'est plus." Je me sentis envahir par la peine et la douleur. Je faisais des actes de résignation; mais, malgré moi, le cœur me gonflait, et mes larmes coulaient. Finalement, un petit bateau à voile se détacha du rivage et s'approcha de nous. Toujours les Pères Turquetil et Duplain mais nul indice du Frère. Quel moment d'angoisse pour moi! Heureusement, il fut de courte durée: car, il était bien là dans la barque. Sa petite taille nous le faisait prendre pour un Esquimau. Quelle joie lorsque nous reconnûmes sa face ouverte et joyeuse! Le cœur sortit du pressoir et le bonheur fut complet. Quelle chaleureuse accolade fraternelle! Quelles actions de grâces je rendis au Bon Dieu! Il me semble que je ne l'avais jamais trouvé si bon qu'à ce moment-là.—Il pleuvait à verse; le vent augmentait en violence et la marée baissait. Il n'y avait pas de temps à perdre. Vite dans la petite embarcation, et la voile nous entraîna vers le rivage. Par malheur, l'eau avait trop baissé; la chaloupe échoua à plus de cent verges de la terre sèche. Les Esquimaux se mirent à l'eau. Le Père Duplain, en brave, en fit autant. Il transporta le Frère Ducharme sur son dos. Un Esquimau rendit le même service au Père Turquetil et au Frère Girard. Je restai seul. Après quelques hésitations, je me décidai à suivre l'exemple des autres. J'embarquai sur le dos du Père Duplain avec la perspective de me voir culbuter dans la vase avant d'arriver. Heureusement, tout alla pour le mieux; je fus déposé tout doucement sur le roc après avoir été ballotté sur les eaux de la mer pendant dix-huit jours. Malgré sa solidité, il me semblait que le roc cédait sous mes pieds, tant la pluie devenait torrentielle. Cinq

minutes après, nous étions à genoux au pied de l'autel. Quelles actions de grâces s'échappèrent de nos cœurs. Voyage rapide: 18 jours seulement au lieu de 30; pas le moindre mal de mer; bonheur de dire la messe tous les matins, sans y manquer un seul jour; joie de retrouver mes trois Missionnaires en bonne santé. C'était plus qu'il ne fallait pour faire déborder le cœur de la reconnaissance la plus sincère. Me voilà donc à Chesterfield Inlet. Il me semble que c'est une illusion. C'est pourtant la réalisation d'un beau rêve. Je jouis de la présence de mes trois Missionnaires après une absence de deux ans. La conversation est fort animée. Les questions pleuvent. On a hâte d'avoir des nouvelles des parents, des amis, des bienfaiteurs, des Oblats... Les réponses ne se font pas attendre. Le Frère Girard vient à mon secours: ce n'est pas peu dire. On sait s'il a une langue agile et déliée!

Ce soir, à cinq heures, réception officielle. La chapelle était littéralement pleine d'Esquimaux, tant infidèles que chrétiens. En leur présence, le Père Turquetil m'adressa quelques mots de bienvenue qu'il traduisit en leur langue. Alors s'approcha le vieux Joseph Tauni. Il me lut à son tour une adresse composée et écrite par lui en caractères esquimaux. Il était émotionné, la voix lui tremblait. Il exprima sa joie de voir le "Grand Priant". Il avoua qu'il avait été un sorcier et un conjureur, mais que depuis il a écouté la parole de la "Robe Noire" et qu'il a été le premier à se donner à Jésus. Maintenant, il est heureux et désire que tous ceux de sa nation le suivent.—J'ai été touché de ces paroles. J'ai été aussi très édifié de la tenue de ce bon vieux pendant les prières et les instructions. Il tient continuellement les mains jointes et les yeux levés au ciel. On le croirait en extase. Le R. P. Turquetil leur traduisait ma réponse. Presque tous branlaient la tête en signe d'approbation. Quelques-uns disaient à haute voix: "Ima, ima!" "C'est bien, c'est cela, c'est cela!" Ils font la même chose pendant les

instructions, paraît-il. C'est encourageant pour le prédicateur. La bénédiction du Très Saint Sacrement termina la cérémonie.—Ce soir, la pluis continue à verse, le vent est déchaîné, impossible même d'aller de terre au bateau qui est là-bas à l'ancre. Si nous étions arrivés une heure plus tard, je n'aurais pas pu débarquer. Comme le Bon Dieu a bien disposé toute chose. Qu'il en soit loué!

Le 2 août, Jeudi.

10 heures du soir. La tempête fait rage, pluie torrentielle, vent de 45 milles à l'heure, impossible de sortir. La maison tremble à nous faire peur. On n'a pas encore commencé à décharger le bateau à cause de la tempête: deux jours de plus qu'il faudra passer ici. Tant mieux pour moi!

Ce matin, par un privilège spécial du Saint-Père, j'ai pu conférer au Frère Ducharme les deux Ordres du sous-diaconat et du diaconat. La chapelle était comble d'Esquimaux attentifs et comme saisis d'émotions à la vue des cérémonies qui leur avaient été expliquées par le R. P. Turquetil. C'était beau et édifiant de les voir. J'aurais aimé savoir ce qu'ils pensaient dans leur intérieur. Le reste de la journée s'est passé dans l'intimité fraternelle. Nous avons tant de choses à nous dire. "L'Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum"—"Comme il est bon et délicieux à des frères d'habiter ensemble!" s'est réalisé dans cette journée.

Le 3 août, Vendredi.

C'est aujourd'hui le grand jour pour notre Frère Ducharme. Ce matin, il a atteint le but auquel il aspirait depuis son enfance. Au pied de l'autel, il a reçu la dignité et les pouvoirs du Prêtre. Il est devenu un autre Jésus. Son cœur a débordé de joie et de bonheur. Cependant l'absence de son cher père et de ses proches

parents a été pour lui un sacrifice bien sensible. Il lui aurait été si doux de leur distribuer ses premières bénédictions! Pour se consoler, il envoya son Bon Ange les leur porter, pendant qu'il répandait lui-même ses bénédictions sur la tête de ses chers Esquimaux qui sont venus les uns après les autres s'agenouiller, tout émus, sous sa main bénissante. Ce fut quand même pour lui une consolation de bénir ces pauvres Esquimaux à qui il va consacrer sa vie sacerdotale. La cérémonie fut simple et modeste mais bien touchante. Les Esquimaux étaient on ne peut plus attentifs. Monsieur Mondy, inspecteur de la gendarmerie à cheval, avait tenu à être présent avec sa femme. Cette ordination sera mémorable dans nos annales: car elle est la première qui ait eu lieu dans ce pays des Esquimaux. Il est probable qu'un tel événement ne se répétera pas avant bien des années. Quant à moi, ce fut un vrai bonheur d'avoir ordonné ce jeune Oblat dans de telles circonstances; ce fut comme une prise de possession de cette région qui est encore dominée par le paganisme. De plus, il me semble que l'exemple donné par ce jeune et dévoué Missionnaire portera ses fruits. L'abandon de ses chers parents, de ses chers amis, l'éloignement de sa bien-aimée province de Québec, l'acceptation d'une vie d'isolement, de sacrifices, d'abnégation et de souffrances de toutes sortes; tout cela, sous l'influence de la grâce divine, touchera le cœur de certains bons jeunes Canadiens qui se diront: "Moi aussi, je veux être Missionnaire chez les Esquimaux; moi aussi, je veux aller convertir ces pauvres Indiens, je veux aller mériter le ciel pour eux et pour moi." J'aurai alors le bonheur de voir se multiplier le nombre de mes Missionnaires. Il m'en faudrait au moins trois autres d'ici à deux ou trois ans, afin de me permettre de fonder trois autres missions où un bon nombre d'Esquimaux se montrent bien disposés et désirent les bienfaits de notre sainte religion. Quels seront les braves qui lèveront la main et s'écrieront: "Moi, moi! je suis prêt" . . .?—Au dîner,

LE R. P. TURQUETIL, O.M.I., AVEC SES PREMIERS CHRETIENS.

la modeste table du Missionnaire annonçait un jour de fête. Elle était recouverte de mets nouveaux et inconnus dans ces régions artiques: des beignes canadiens, des gâteaux de toutes sortes, des tartes, des oranges, etc. C'était vraiment des extra. N'était-ce pas, en effet, une fête extraordinaire? Mais d'où venaient toutes ces douceurs? Je charge les bonnes dames de Lachine de répondre. Elles en savent le secret. A elles, nos remerciements les plus sincères. Leur acte de charité a dû être bien agréable au Cœur de Jésus: car, il a fait plaisir à ses Missionnaires des Esquimaux. Cet après-midi, à trois heures, autre grande joie pour mon cœur d'évêque. La chapelle était de nouveau remplie. Il s'agissait d'une cérémonie non moins touchante que celle du matin. Onze adultes et dix enfants étaient placés en rang devant l'autel. Tous avaient auparavant signé de leur main, ou de la main de leurs parents, un acte affirmant qu'ils désiraient le baptême, et qu'ils étaient fermement résolus à persévérer dans leur détermination. Chose remarquable, presque tous ont pu écrire leur nom sans hésiter en caractères esquimaux. Jamais de ma vie, je ne m'étais vu en présence d'un si grand nombre de païens à baptiser. Mon bonheur était grand. Pendant la cérémonie le R. P. Turquetil m'interprétait et donnait, en plus, la signification de chaque rite. Je fus étonné de voir combien chacun, même de jeunes enfants de 6 à 7 ans, répondait aux questions avec foi et assurance. Tous présentèrent le front comme avec joie pour recevoir l'eau régénératrice! J'étais ému et heureux. "Quel bienfait, me disais-je, pour ces pauvres Indiens. De suppôts du démon, ils devenaient enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ. Leur extérieur restait sale, rebutant et grossier, mais leur âme devenait pure, belle et agréable à Dieu. Peut-on imaginer une plus précieuse transformation! Après la grâce divine, c'était le résultat du dévouement et des sacrifices sans nombre des Missionnaires. C'était le fruit de la mort du bon Père Leblanc et

du zèle sans égal des Pères Turquetil, Pioget, Duplain, Ducharme et du Frère Girard. Quelle consolation pour chacun d'eux et quel encouragement pour ceux qui restent encore à la tâche!" La cérémonie se termina par le mariage des adultes déjà engagés à une compagne. Quelques-uns avaient même fait le sacrifice d'une seconde compagne pour mériter le mariage chrétien. Tous se retirèrent contents et heureux, excepté certains païens qui n'avaient pas été admis au baptême, faute d'instruction suffisante. Quelques-uns même pleuraient tant ils en étaient peinés. Ils reçurent quand même l'assurance que bientôt ils auraient le même bonheur.— La tempête n'est pas encore calmée; la pluie et le vent semblent ne pas vouloir cesser. Je m'en réjouis; mais, d'un autre côté, j'ai pitié de ces pauvres Esquimaux qui sont dans de misérables tentes de toile, et sans aucun feu. De plus, plusieurs souffrent d'un sérieux mal de gorge qui est à l'état d'épidémie. Ils sont réellement dignes de compassion.

Le 4 août, Samedi.

La journée a été prise par les choses intimes et par celles qui regardent les intérêts de cette mission. La nuit dernière, la tempête a cessé. On a pu commencer à décharger le bateau. C'est dire qu'il faut se préparer à partir après-demain. N'importe, grâce à la tempête voulue par Dieu, j'aurai pu passer ici cinq jours au lieu de deux, selon qu'il était prévu; c'est encore le résultat des prières des amis.

Le 5 août, Dimanche.

Ce matin, à 10 heures, je chantai une messe pontificale, assisté des Pères Duplain et Ducharme comme diacre et sous-diacre, et du Frère Girard comme maître des cérémonies. Le R. P. Turquetil était à l'harmonium, et faisait chanter ses Esquimaux. Trois petits garçons, en soutane rouge, étaient porte-insignes. Il

faut ajouter qu'ils se sont très bien acquittés de leurs fonctions. Leurs parents étaient fiers de les voir porter la crosse, la mitre, etc. C'était tout un événement. Pensez-y, une messe pontificale dans ce petit coin touchant au pôle nord! Combien de belles paroisses dans la civilisation, qui n'ont javais vu de messe pontificale. Cet après-midi, j'ai baptisé trois autres femmes et deux enfants. Ce qui porte à 26 le nombre des baptêmes que j'ai conférés. 25 avaient été baptisés depuis le début de la mission. Là-dessus, 10 sont morts. Il reste donc 41 chrétiens vivants, tant adultes qu'enfants. Ce qui donne espoir et encourage, c'est de constater qu'il y a un vrai mouvement vers la conversion. Je ne serais pas surpris que l'été prochain, le nombre de baptisés atteignît le chiffre de 100, et, peut-être davantage. Un grand nombre ont demandé à être baptisés; mais le R. P. Turquetil, voulant faire de la bonne besogne, les éprouve et les instruit comme il faut avant d'acquiescer à leur désir. Je suis sous l'impression que le succès de cette mission est maintenant assuré. Le courage invincible du R. P. Turquetil aura eu raison contre tout. Il a raison de se réjouir et en même temps de remercier Dieu qui a béni ses efforts.—Après la cérémonie du baptême, je donnai la confirmation à 19 chrétiens. La bénédiction du Très St-Sacrement suivit et ce fut le complément de ma visite. On nous avait déjà avertis d'être prêts pour le retour dès neuf heures le lendemain.

APERÇUS DIVERS

La Mission:—Elle consiste en une petite salle d'entrée, une cuisine et une pièce plus vaste qui sert de résidence et aussi de chapelle. Quand deux portes s'ouvrent et laissent voir l'autel, c'est la chapelle, et lorsque ces portes sont fermées, c'est la résidence. Notre-Seigneur fait réellement pitié en arrière de ces portes. Rien ne ressemble plus à une prison. Quelle bonté de sa part! Il sait cependant que nous ne le traitons pas ainsi par mépris. Il sait parfaitement que notre désir serait de lui procurer un local plus convenable.

Le pays:—On ne peut rien imaginer de plus pauvre et de plus triste. Des pierres amoncelées les unes sur les autres, du rocher dénudé et uni, avec, ici et là, de petits espaces où pousse un peu de mousse, voilà tout. Pas le moindre arbuste, pas la moindre feuille. On dirait le pays maudit de Dieu et destiné à Caïn et à ses descendants.

Cimetière:—Ici, on n'enterre pas les morts, n'ayant pas de terre; mais, on les "enroche". Le cadavre est roulé dans une peau de caribou, sans cercueil, et déposé sur le rocher nu. On le couvre de pierres pour empêcher les renards de le dévorer. Mais souvent on ne bouche pas suffisamment toutes les issues. Alors ces petites bêtes viennent se repaître de la chair humaine. J'ai vu la tombe d'une femme morte l'hiver dernier et on ne voyait que le crâne nu, la chair ayant été mangée. Sur les tombeaux des infidèles, on voit du tabac, des pipes, des habits, de la nourriture, etc. Ce sont les parents qui apportent ces objets, croyant que leurs défunts pourraient en avoir besoin. Nos chrétiens ont déjà renoncé à cette coutume païenne. Cette coutume est bien quand même une preuve qu'ils croient à l'immortalité de l'âme.

Esquimaux:—L'Esquimau diffère des autres Indiens, les Cris et les Montagnais, par sa taille. Il est très court, tandis que les premiers sont grands. Le teint les yeux et les cheveux sont à peu près les mêmes. Pour l'intelligence, je suis porté à croire que l'Esquimau l'emporte de beaucoup. Mais, il est bien inférieur sous le rapport de la propreté. Il est difficile d'égaler sa malpropreté. La femme porte son enfant continuellement sur son dos, dans une espèce de capuchon. De ce capuchon elle le fait passer facilement en avant par-dessous son bras quand il faut l'allaiter. Presque jamais cet enfant ne laisse entendre un pleur. Il est là cependant sans le moindre vêtement, et sa mère sort ainsi par n'importe quelle température. C'est pour

l'habituer au froid. Il fait pitié quand même. En été, l'Esquimau vit sous une tente faite de toile, quand il peut s'en procurer, ou de peau de caribou. En hiver, il remplace sa tente par une hutte en neige qu'on appelle "iglo". N'ayant pas de combustible pour faire du feu, il lui faut endurer le froid et manger sa nourriture tout à fait crue. Il ne semble pas s'en plaindre quand même, car il est élevé comme cela et ne connaît pas mieux.

Climat:—On dit que l'hiver dure depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de mai, pour se prolonger parfois jusqu'en juin. Pendant les mois de décembre, janvier, février et mars, le thermomètre descend souvent à 50 et 60 degrés au-dessous de zéro, et même davantage parfois.

C'est par une telle temperature que le Père Ducharme entreprit l'hiver dernier un long voyage pour aller chercher de la viande de caribou que des Esquimaux avaient laissée en cache. En route, ayant aperçu des pistes fraîches de caribou, ses compagnons proposèrent d'aller à leur poursuite. Ils s'écartèrent de leur route un jour, deux jours, trois jours, sans pouvoir atteindre leur proie. Alors, la nourriture commença à manquer. Les chiens tombent de faiblesse, les uns après les autres. Nos Indiens finirent, de peine et de misère, par revenir à leur cache de viande. Mais par malheur, les allumettes manquèrent. Ils ne purent allumer une espèce de mousse qu'ils recueillirent sous la neige pour réchauffer l'iglo. C'est alors que le Père se gela les pieds. Il serait probablement mort de froid sans le secours providentiel que lui apporta le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson de Baker Lake. Il en a été quitte pour perdre deux orteils. Mais sa longue absence a causé une grande inquiétude aux Pères de Chesterfield, et aussi à nous-mêmes.

Le 6 août, Lundi.

Sur le "Nascopie". La nuit dernière, les Pères ont

sacrifié leur sommeil pour compléter leur correspondance. Ce matin, aux premières heures, les messes se disent; et le déjeuner achevé, tous ensemble, nous venons au bateau dans une petite embarcation. C'est la séparation qui se prépare. Encore quelques conversations intimes, puis, le sifflet annonce le départ. Le cœur tout ému, nous nous donnons une dernière accolade, et je reste seul sur le bateau; car le Frère Girard retourne lui aussi à la mission avec les Pères. C'est que ses services sont ici requis pour permettre aux Pères de voyager et d'étendre leur ministère aux postes environnants. Je vais regretter sa bonne compagnie pour le retour. Il s'est montré si bon et si aimable en venant. Ses services m'ont été très précieux. C'est dû à lui si le voyage m'a été si agréable. Je lui en suis très reconnaissant. De bon cœur, il a accepté de rester dans ce pays où la vie est remplie de tant de sacrifices et de misères. Il donne une nouvelle preuve de son esprit apostolique.—L'ancre est levée, le bateau s'élance; de loin, nous échangeons quelques signes d'adieu, et Chesterfield disparaît. Seul dans ma cabine, mon cœur se gonfle et des larmes coulent. Il m'est si pénible d'abandonner mes Missionnaires dans un tel pays. Je me console en les confiant au Sacré-Cœur de Jésus et à Celui de sa sainte Mère. Je reviens très satisfait de ma visite. Il me semble qu'avec le secours de la grâce de Dieu, j'ai pu faire du bien tant aux Missionnaires qu'aux Esquimaux. J'ai pu aussi me rendre mieux compte de la situation. J'emporte la conviction qu'il faudra fonder trois autres missions le plus tôt possible: une à la Pointe-aux-Esquimaux, une à Baker-Lake, et l'autre à Repulse-Bay. On dit que le ministre protestant du Fort-Churchill a déjà l'intention d'aller se fixer à la Pointe-aux-Esquimaux, à 140 milles de Churchill. Il ne faut pas qu'il nous devance. Pour cela, nous devrons fonder là une nouvelle mission dès l'été prochain. Cela va demander une somme d'argent assez ronde. Tout coûte si cher, surtout rendu par ici; mais,



LE NASOOPIE A TRAVERS LA GLACE.

n'importe, la Providence ne fera pas défaut. J'ai appris à compter sur Elle. Les Amis sauront bien la seconder de leurs aumônes.

Cet après-midi, la vague a été plus forte que d'habitude. Il s'ensuivit un commencement de mal de mer qui m'a quelque peu indisposé. Mais, déjà, je me sens mieux, puisque je puis écrire. Au revoir, à demain.

Le 7 août, Mardi.

Temps beau et calme. Le "Nascopie" file 12 milles à l'heure. Nous espérons voir le Fort Churchill ce soir. Mon esprit est encore à Chesterfield.

9 heures du soir. Nous voilà à l'ancre dans le port de Churchill depuis une heure. Le "Schooner", bateau à voiles et à gazoline, venu de York Factory, nous attend. Il a subi la dernière tempête au large sur la mer. Peu s'en est fallu qu'il ne pérît. A bord se trouvent l'Evêque anglais et son archidiacre. Il vient, lui aussi, visiter son ministre qui réside ici à Churchill. Il a pour fidèles quelques Indiens montagnais. Bonne nuit.

Le 8 août, Mercredi.

L'équipage a passé la nuit debout. Il a transporté les marchandises du "Nascopie" sur le "Schooner". Ce dernier vient de partir avec une grosse cargaison pour ravitailler le magasin de la Pointe-aux-Esquimaux, à 140 milles. Il me faudra attendre ici son retour: car, c'est lui qui me transportera à York Factory. Ainsi patience pour quatre ou cinq jours. L'Evêque anglais est allé à la Pointe-aux-Esquimaux. Cela me confirme dans la pensée qu'ils ont l'idée d'établir une mission. Il va s'agir pour nous de ne pas rester en arrière. L'équipage du "Nascopie" est occupé, à la marée haute, à décharger l'approvisionnement des divers postes de traite des environs.

Le 9 août, Jeudi.

Cet après-midi, je suis allé visiter les ruines du Fort du Prince de Galles. Ce fort a été construit en 1733 par les Anglais. La construction a duré 40 ans. En 1783, l'amiral français Lapérouse s'en empara dans l'espace de 40 minutes. Depuis, il a été abandonné. Il mesure 200 pieds carrés environ. Ses murs sont de 25 pieds de hauteur et de 10 d'épaisseur, solidement construits avec d'énormes pierres de granit. On voit à lintérieur, gisant sur le sol, une douzaine d'immenses canons. De loin, on dirait le Colisée de Rome!

Le 10 août, Vendredi.

A notre grande surprise, le "Schooner" nous est arrivé ce midi. Nous ne l'attendions que demain. Il a fait un voyage rapide; tant mieux! Je vais pouvoir laisser le "Nascopie" demain matin et me diriger vers York Factory. Je me réjouis de prendre la direction de mon cher Le Pas.

Le 11 août, Samedi.

Selon mes prévisions, nous avons laissé Churchill ce matin à 6 heures, après avoir dit adieu à l'équipage du "Nascopie" qui en a encore pour une journée à décharger, avant de reprendre sa route vers la Baie James. Le temps est magnifique bien que nous soyons trois "Clergymen" à bord; le capitaine en est tout étonné; car, il est bien convaincu qu'il doit y avoir tempête quand il se trouve quelques missionnaires sur le bateau. Le soleil se couche magnifique. Il nous promet encore une belle journée pour demain. Tant mieux! Plus de crainte de mal de mer.

Le 12 août, Dimanche.

J'ai pu dire ma messe dans ma cabine. J'en suis ravi, car je craignais de ne pas pouvoir célébrer. Que Dieu en soit loué! Magnifique matinée. Beau soleil et accalmie complète. Nous sommes à l'ancre en face

du Fort York. Nous attendons la marée montante pour aborder. Dans une couple d'heures, nous serons sur la terre ferme. Deo Gratias! Depuis 11 heures ce matin, je suis installé dans une bonne chambre, dans une maison de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le monsieur en charge du poste est de toute bonté pour moi. Je ne serai pas à plaindre en attendant le moment de partir. Ce fort d'York ou York Factory est un des plus anciens postes de la Compagnie. Il a plus de deux cents ans d'existence; aussi les édifices tombent-ils en ruine. L'église anglicane possède des verrières qui ont été données par Franklin, lors de son expédition en 1789. C'est la seule chose qui la rende remarquable; car elle tombe de vétusté. On voit encore plusieurs canons et un grand nombre de boulets laissés lors des luttes entre Anglais et Français. Tout est historique ici.

Le 13 août, Lundi.

Hier, à peine étions-nous débarqués qu'il s'éleva un vent furieux qui n'a pas encore cessé, et il a plu toute la journée! L'histoire de Chesterfield se répète ici, avec cette différence que je suis seul et que le temps me paraît bien long. A Chesterfield, je jouissais de la compagnie de mes Missionnaires, et les heures passaient trop vite. Je ne manque pas de livres de lecture, car la bibliothèque du poste qui contient quelques cents volumes est à ma disposition. Je trouve là de vieux bouquins très intéressants et très précieux.

Le 14 août, Mardi.

La pluie a cessé, mais le vent continue. Pas encore d'espoir de partir aujourd'hui. La résignation et la patience, voilà les deux grandes vertus essentielles dans ce pays. La température n'est pas chaude, il faut faire du feu dans les maisons. Le climat est cependant moins rigoureux ici qu'à Chesterfield et à Churchill. On voit de la végétation: du foin, des saules et de petites épi-

nettes de deux à trois pouces de diamètre. On ne peut néanmoins y cultiver la pomme de terre, ni aucun légume. A un pied de profondeur, le sol reste gelé tout l'été. On dit avoir creusé à plus de 60 pieds, et avoir trouvé la terre durcie par la gelée. Ce pays n'est pas recommandable aux colons, comme on le voit.

Le 15 août, Mercredi.

Fête de l'Assomption. J'ai pu dire la messe de cette belle fête ce matin dans ma chambre. J'avais pour assistance les bons Anges du Ciel et pour servant mon Ange-Gardien. Il n'y a eu ni chant ni musique, mais c'était pieux et recueilli. Ce fut un de ces moments qui se sentent mieux qu'ils ne s'expriment. Tiens! on crie que tout est prêt pour le départ.

2 heures du soir. A peine avions-nous fait six milles que nous voilà "dégradés" par le vent, juste à la fameuse pointe où j'ai perdu mon anneau, il y a sept ans. C'est vraiment une méchante pointe. Je la baptiserais volontiers: "La Pointe du malheur"; car, elle rend malheureux tous ceux qui y passent. Cela vient de ce qu'elle est exposée à la marée et au vent de la mer. Pour le moment, c'est le baissant, et il ne reste que du limon. Il faut attendre six heures le retour du montant, et si alors le vent souffle encore avec violence, les vagues seront trop fortes pour nous permettre de naviguer sur un petit canot. Nous serons exposés à rester ici encore jusqu'à la marée suivante. Prenons patience et espérons mieux.

Le 16 août, Jeudi.

Nous n'avons pas pu profiter de la marée de la nuit dernière: le vent était trop fort. A dix heures, ce matin, l'eau étant devenue navigable, nous avons levé le camp, malgré le vent et les grosses vagues. Mais les deux hommes seuls ont pu embarquer. Je fus condamné à marcher sur la grève dans la boue et les hautes herbes, sans compter les petits cours d'eau qu'il fallait

traverser à gué. J'ai parcouru ainsi 15 bons milles. Il ne faut pas demander si je suis fatigué ce soir. Nous sommes campés juste en face du fameux Port Nelson, où devra être le terminus du chemin de fer de la Baie d'Hudson. La rivière Nelson nous sépare des travaux qui ont déjà été faits. Elle a environ trois milles de largeur à cet endroit. A demain: je suis trop fatigué.

Le 17 août, Vendredi.

En canot. Nous avons dit adieu à la mer ce matin. Je l'ai remerciée des services rendus; mais, je l'ai quittée sans regret. On se sent plus à l'aise sur nos rivières et nos lacs de l'intérieur. Nous remontons actuellement la rivière Nelson. Le courant est très rapide. Nous ne pouvons le remonter à l'aviron. Il nous faut nous servir d'une longue corde que l'un des hommes tire en marchant sur la grève pendant que l'autre conduit le canot dans le courant à une certaine distance du bord. C'est lent et fatigant pour celui qui est attelé et marche à travers les pierres, les broussailles et souvent dans l'eau jusqu'aux genoux. La journée commence cependant à 5 heures et finit à 7 heures du soir. Nos Indiens supportent cette fatigue sans se plaindre ni perdre leur bonne humeur. Ma tâche est plus facile: elle consiste à rester assis dans un petit espace de trois pieds carrés, les reins appuyés sur la traverse du canot. Je me trouverais heureux, si les jambes et le dos ne faisaient pas entendre tant de gémissements. Pour me faire oublier leurs lamentations, je prie, je lis et j'écris. De temps en temps, de petites averses nous arrivent sur la tête. J'en profite pour me blottir en rond sous la toile, et il m'arrive de rêver que je suis dans un beau lit de plumes ! A l'heure des repas, un feu est allumé sur le rivage. On y fait du thé, on fait bouillir du lièvre avec un peu de lard et le tout est dégusté assis sur l'herbe ou sur une pierre.



INTERIEUR DU FORT DU PRINCE DE GALLES A CHURCHILL.

Le 18 août, Samedi.

Au campement. Rien de particulier. Nous avons continué à monter la rivière de la même manière. A une de ses pointes, nous avons fait la rencontre d'un beau renard noir qui faisait sa marche matinale sur le bord de l'eau. Il s'arrêta à peu de distance, nous examina et nous salua gracieusement avant de s'enfuir dans la forêt, ignorant qu'il portait sur le dos une jolie fourrure valant de cinq à six cents piastres. Peut-être que l'hiver prochain quelque chasseur aura la bonne fortune de le prendre dans son piège. Il nous aurait été facile de l'abattre d'un coup de fusil, mais, à cette saison, sa peau n'aurait eu aucune valeur. En ce moment, je suis assis sur ma boîte-chapelle. En arrière, est dressée ma petite tente où je dormirai et où, demain matin, j'aurai le bonheur de dire la messe. En avant pétille un bon feu. Tout près, se trouvent mes deux hommes; l'un est à pétrir de la pâte dans sa poêle. Il va l'ajuster sur le bout d'un bois pointu qu'il plantera près du feu. Dans quelques minutes, il y aura là une bonne galette à manger. L'autre s'occupe à écorcher un lièvre qu'il fera rôtir de la même manière que la galette. Bientôt, je serai convié au festin. Bonsoir.

Le 19 août, Dimanche.

De nouveau en canot; gros vent et nombreuses averses. Le Bon Dieu nous a fait payer la gourmandise de notre festin d'hier soir. Vers minuit, au plus profond du sommeil, j'entendis crier: "Au feu! Au feu !" Je bondis. Une partie de la forêt était en flammes et notre tente était menacée. Un vent violent avait dispersé les cendres rouges de notre feu d'hier soir et avait causé cet incendie. Nous n'avions qu'une petite chaudière de deux gallons pour transporter l'eau d'un étang. Nous n'avons pas perdu courage quand même. Nous avons lutté et lutté. Finalement, nous avons réussi à maîtriser les flammes. Alors j'envoyai mes hommes se cou-

cher, vu qu'ils étaient très fatigués, et je passai le reste de la nuit à transporter de l'eau pour éteindre les restes du feu qui avait pris dans la terre noire. La tâche fut dure et fatigante. J'ai réussi quand même à empêcher un grand feu de forêt. J'ai dit la messe, ce matin, en action de grâces. J'ai compensé le sommeil perdu par un bon somme dans mon petit coin de canot. Tout serait déjà oublié sans mes doigts qui sont tout au vif pour avoir gratté dans la terre pour découvrir le feu. Heureusement que dans quelques jours ils auront fait peau neuve, et tout sera parfait.

Le 20 août, Lundi.

Me voilà dans une chambre, mais pas tout à fait épiscopale. N'importe, c'est une chambre: il y a une chaise, une espèce de table et un lit dans lequel a couché un vieux garçon depuis quelques mois. On peut s'imaginer quel lit. Je suis l'hôte de M. Clemons, traiteur de pelleteries au Rapide de la Chaudière. Je suis arrivé ici ce midi. Mes deux Indiens sont déjà partis pour retourner à York Factory; il me faudra attendre ici une journée ou deux avant de pouvoir aller plus loin. Le Rapide de la Chaudière est le terminus actuel du chemin de fer de la Baie d'Hudson. Il y a 332 milles d'ici à Le Pas, et 90 à Port Nelson, futur terminus du même chemin de fer. Les rails sont posés jusqu'ici à partir de Le Pas, mais le train s'arrête à 116 milles d'ici. Il me faudra parcourir cette distance sur un petit char à gazoline qui doit arriver demain ou après-demain. Encore de la patience et de la résignation ! Il me tarde cependant d'arriver chez moi.

Le 21 août, Mardi.

La journée s'est passée à attendre. J'en ai profité pour aller visiter le pont qui a été construit au-dessus du rapide de la Chaudière. Quelle magnifique structure ! Quelle masse d'acier ! Quelle somme d'argent

cela représente ! Quel dommage qu'un tel pont soit là sans aucune utilité. C'est ce que tout le monde dit et répète. Il faut espérer que le Gouvernement songera bientôt à continuer cette voie ferrée jusqu'à la Baie d'Hudson. Enfin, notre petit char nous arrive. Je pourrai donc continuer ma route demain matin. Deo Gratias !

Comme le reste de mon voyage aura peu d'intérêt, je me permets de terminer ce récit. Il a été écrit dans le but de mettre mes amis et mes bienfaiteurs au courant des faits de ce voyage auquel tous se sont fort intéressés. Puissé-je, par là, leur témoigner quelque peu l'affection que je leur porte et la reconnaissance que je leur conserve ! Nous aurons encore à compter sur leurs bienfaits; car les nouvelles missions à fonder chez les Esquimaux nécessiteront des dépenses assez considérables. En attendant, nos prières vont monter vers le Ciel pour attirer sur eux les plus précieuses bénédictions.

† OVIDE, O.M.I.,

Vic. Apost. du Keewatin.

AIDEZ-NOUS

à CONVERTIR les
ESQUIMAUX

par des prières,
des aumônes,
des vocations.

"Tu as sauvé une âme,
tu as prédestiné ton âme."
S. AUGUSTIN.

"LE DROIT", OTTAWA.